

## **PRAY AS IF EVERYTHING DEPENDS ON YOU, ACT AS IF EVERYTHING DEPENDS ON GOD: An Ignatian Paradox**

There is a famous saying attributed to Ignatius found in the Thesaurus of the Society of Jesus. The actual text, which varies somewhat as various authors have presented it, is not to be found in Ignatius, but its elements can readily be found in Ignatian sources.<sup>1</sup>

- ◆ Its original version goes something like this: “Trust in God, as if the whole course of events depends on you and not on God, but fully implement your plans as if nothing needs to be done by you, but only by God.
- ◆ In a slightly abbreviated version, pertinent to our text on the the dynamic of the exercises, of which the central point is election, it goes somewhat like this: “Make your election as if everything depended on you and not on God, and carry out your election as if everything depended on God and not on you.
- ◆ Even more abbreviated, it might go like this: Pray as if everything depends on you and act as if everything depends on God.

This original version some authors thought was a mistake, and reversed it. Thus, in the last two versions, we would have:

- ◆ Make your election as if everything depended on God and not on you, and carry out your election as if everything depended on you and not on God.
- ◆ Pray as if everything depends on God and act as if everything depends on you.

Fessard in a lengthy and perhaps overly complex development makes a case for the original version as being more in tune with Ignatian principles. The themes we have developed in our account of the structure of the Exercises which hinge around election will help us articulate Fessard’s position in terms easier to understand.

First we must note that the subordinate clause in both sentences is introduced by “as if”. The reality is that both the choice and the implementation are human actions entailing our freedom as well as the impulse of grace. The “as if” clause highlights for us the felt quality for which we are to strive in our human actions, when we choose them and when we implement them.

Thus we are to make our election within the context of a felt experience of depending on

---

<sup>1</sup>This saying is first found in a compilation of sayings adapted from Ignatius by a Hungarian Jesuit, Gabriel Hevenesi, who wrote his *Scintillae Ignatianae* (Ignatian Sparks) in 1715.

ourselves. This election, no matter how much God is present in it, is the act by which we define ourselves as adults, as responsible agents. We are taking a risk, venturing out into the unknown. We take this risk as if God were not there, though He is.

We are to implement our election with the sense that though it is really us who have rolled up our sleeves and are now engaged in the process of implementation, ultimately unless God is also there in His providence to guide the way, we are helpless and all our efforts will come to nothing. It is in the stage of implementation that we are to entrust ourselves most radically to God's care for us and for our projects of service, because it is in that stage that we are most prone to over-relying on our insights and our strengths.

There follows a similar but more amply developed text of Paul Valadier, a French Jesuit, quoted in and taken from [www.jesuites.com/spiritualite](http://www.jesuites.com/spiritualite). Its roots are also in Fessard. It is based on the principle that God's dominion and our free will are not in competition with each other. The more God is in charge of our lives, the stronger is our freedom, our human autonomy, and vice versa.

### **La maxime de Hevenesí**

Gábor Hevenesí ( Vászárosmiske/Hongrie 1656 - Vienne 1715), jésuite hongrois, est à l'origine d'une très belle maxime dans ses "Scintillae Ignatianae" (1705), recueil de propos qu'on attribua à Ignace de Loyola lui-même.

Cette maxime synthétise admirablement la spiritualité et la théologie ignatiennes.

Telle est la première règle de ceux qui agissent:

crois en Dieu  
comme si tout le cours des choses dépendait de toi,  
en rien de Dieu.

Pendant mets tout en oeuvre en elles,  
comme si rien ne devait être fait par toi,  
et tout de Dieu seul.

Nous publions ci-dessous le commentaire qu'en fait le Père Paul Valadier dans son livre "La condition chrétienne" (Le Seuil, 2003, p. 43-47).

À première lecture, une telle formule est contradictoire, voire absurde; elle semble justifier la pire hypocrisie, voire fonder une forme subtile d'athéisme. En effet le premier membre de phrase demande de croire en Dieu, mais de telle sorte que rien ne dépende de lui, et tout du sujet agissant; si l'on croit en Dieu, n'est-ce pas pour s'en remettre totalement à lui dans un abandon sans réticence ni réserve, et donc nier toute part proprement humaine qui ferait ombre à l'action de Dieu? La formule ne veut-elle pas dire au fond: crois en Dieu mais n'y crois

pas (trop), ou encore fais comme si rien ne dépendait de lui? On ne peut que voir là une profession d'athéisme, ou pour le moins une défiance en la Toute-Puissance, et une prudente façon de se comporter en-mettant toutes les chances de son côté (hypocrisie morale).

Le second membre de la sentence n'est pas moins ambigu, voire à nouveau absurde. Comment tout mettre en oeuvre et se mobiliser entièrement, si l'on ne croit pas aux résultats de ses efforts, ou si, dès le principe, on s'abandonne? D'un côté, on demande de tout faire dépendre de soi et, de l'autre, on suppose que tout dépendra de Dieu, et par conséquent que toutes nos initiatives seront comme nulles et non avenues. N'est-ce pas une autre forme de défiance envers Dieu, voire même à nouveau une subtile négation de Dieu auquel on ne croit finalement pas autant qu'on le prétend, puisqu'on prend soin de tout prévoir, au cas où... On assisterait ainsi à un simulacre d'abandon à Dieu, alors qu'on ordonne tout soi-même et qu'on ne compte que sur soi ou sur ses initiatives.

Ces antinomies témoignent d'une dissociation abstraite des termes: lecture d' "entendement", qui ne voit pas le lien concret qui permet de nouer ensemble une tension apparemment contradictoire. Gaston Fessard a bien montré que cette maxime ne prend sens en réalité que si on la rapporte à "la logique du Verbe incarné dans l'histoire", donc en fonction de l'Incarnation, ou du mouvement par lequel en Christ Dieu assume la condition humaine pour lui conférer la vie divine, sa propre vie. Seule cette perspective permet de lever l'antinomie, et elle suppose en effet qu'on entre dans un mouvement contrasté au sein duquel les termes prennent sens, en respectant la logique et l'articulation. La foi qui est ainsi présupposée est bien évidemment la foi au Dieu de Jésus-Christ, c'est-à-dire à un Dieu qui divinise l'homme (ou l'accueille dans sa vie) quand celui-ci s'humanise, assume sa condition créée, prend à bras-le-corps son humanité pour lui donner toute sa dimension humaine et divine; car Dieu n'offre à l'homme de le diviniser (pour utiliser les termes chers aux Pères de l'Église) que si l'homme entre hardiment dans les chemins de son humanisation. C'est seulement quand et dans la mesure où l'homme assume les voies de sa finitude, de son historicité, de sa particularité, que Dieu rejoint cet homme pour lui ouvrir sa propre vie. Il n'y a pas ici de "ou bien ou bien", et toute antinomie apparente est levée par le mouvement par lequel l'homme assumant son humanité, Dieu lui ouvre les perspectives de la vie divine. Un tel Dieu ne cherche pas à affirmer sa supériorité dans l'abaissement de sa créature; il ne se substitue pas à un être incapable ou impuissant, mais il habite la liberté de sa créature quand celle-ci a le courage de s'assumer, non de se renier. Ainsi l'homme chrétien est-il au plus près de Dieu (pour autant que ce vocabulaire spatial ait un sens) quand il décide par lui-même en toute liberté d'homme; ou Dieu est le plus interne à cette liberté quand celle-ci cherche à se prendre en main ou à ordonner sa vie en vérité. Ainsi la première phrase de la maxime coupe court à toute fausse affirmation de la transcendance de Dieu qui se paierait d'une démission de l'homme et d'un renoncement à sa condition de créature.

Mais le second membre de la phrase rappelle opportunément que, si essentielle soit-elle, la liberté humaine ne fait pas de l'homme le maître et possesseur du cours de l'histoire, ni même de sa propre vie; elle ne lui garantit pas non plus la pleine valeur assurée de ses décisions; elle met en garde contre la folie d'une entière maîtrise de l'action qui enferme l'homme dans une

suffisance où il se perd, comme il perd le sens du réel. La mobilisation de toutes les énergies humaines que présuppose et appelle la foi en Dieu, selon le premier membre de phrase, passe par un lâcher-prise, un renoncement, une négation, une mort à soi-même et à ses initiatives, qui consistent toutes en une confiance totale au seul Dieu. Mais c'est lorsque la liberté a pleinement exercé ses pouvoirs, pour autant qu'elle le peut, qu'il lui est possible de se déprendre de soi et de s'abandonner sans que cet abandon soit une démission ou une lâcheté. Seul peut vraiment se confier à Dieu celui qui a mobilisé toutes ses énergies, seul celui-là sait de quoi il retourne de s'en remettre à plus grand que soi quand il a fait tout ce qui relevait de lui. Une telle liberté ne renonce pas à son plein exercice, simplement elle reconnaît sa limite, et c'est d'ailleurs sagesse, non oukase divin ou hétéronomie injustifiable.

Pour dire les choses autrement, laisser l'avenir entre les mains de Dieu, c'est poser une distance bénéfique entre l'action posée et Dieu, c'est admettre que le succès n'est pas assuré par nos seuls efforts ou nos vertus, mais qu'il est donné par Dieu selon le mode qui est le sien, à condition que l'homme ait fait tout ce qui était à faire. La liberté se trouve ainsi libérée de l'obsession de ses réussites; elle reste ouverte ici encore à une finitude que toute analyse sérieuse de l'action ne peut que ratifier, tant il est vrai qu'il n'est pire folie que l'illusion de la maîtrise totale de soi ou des conséquences de ses actes. Mais, une fois encore, une telle sagesse n'a de sens que si de principe la liberté n'a pas renoncé à son exercice. Et ici encore il ne s'agit pas de parler d'échec de la liberté, comme si Dieu se manifestait dans les lacunes humaines; ces échecs ne sont que trop réels, mais la sentence touche, plus profondément, à la finitude même de la liberté, dont elle indique une essentielle limite qui lui est constitutive.

Ainsi les deux membres de phrase s'appellent-ils mutuellement dans une tension bénéfique et féconde: la sentence suppose une relation typiquement chrétienne entre Dieu et l'homme, pour parler le langage classique de la théologie entre grâce et volonté.

Cette relation n'est ni d'opposition simple (comme si Dieu était d'autant plus reconnu que l'homme est nié), ni de confusion (comme si tout revenait soit à Dieu, soit à l'homme dans un exclusivisme irrespectueux du Verbe fait chair pour que la chair soit divinisée). Elle ne peut être intelligible que si on la pense et on la vit sur l'horizon de l'économie du salut, telle que la tradition chrétienne, catholique notamment, la lit en Jésus-Christ.

Jésus-Christ n'est pas lui-même d'autant plus Dieu qu'il serait moins homme, et il n'est pas non plus une ombre humaine qui ferait signe vers un Dieu sans visage. Pleinement porteur de la divinité dans son humanité même, c'est cette humanité concrète qui donne la véritable image et ressemblance de Dieu.

Paul Valadier sj

Pour aller plus loin :

> Une autre commentaires de cette maxime (par Louis Beirnaert sj)